

## Le Rameau d'Y

Le gui, plante parasite d'un arbre, est bien une particularité du monde végétal: il est semé par l'intermédiaire d'un oiseau, ses racines poussent vers le haut, ses rameaux et ses feuilles croissent à la manière d'un Y, l'ensemble formant une sphère.

Peut-être ces caractéristiques sont-elles à l'origine de la présence du gui dans des croyances, des récits, des rituels, voire des réflexions philosophiques qui mettent l'homme au contact d'un autre monde que le sien. Le gui apparaît comme un objet intermédiaire entre l'univers des vivants et celui des morts, une plante frontière qui oblige à l'interrogation sur la notion même de frontière, et autorise des personnages légendaires à franchir des frontières qui semblaient infranchissables.

Deux récits issus d'aires culturelles bien lointaines mettent en scène notre plante. Tous deux sont mentionnés par James Georges Frazer dans son œuvre principale intitulée *The Golden Bough*. Comme on sait, ce titre évoque le Rameau d'or issu du Livre VI de l'*Enéide*, passage fort célèbre qui fournit pour des générations une manière de se représenter le monde des morts. Ce rameau est l'objet que doit se procurer Enée, à la demande de la Sibylle, afin d'être autorisé à recevoir l'initiation par excellence: être admis à visiter le monde interdit de l'au-delà.

"...si tu as dans l'âme une telle passion, un tel désir de traverser deux fois les eaux mortes du Styx, de voir deux fois le sombre Tartare, s'il te plaît d'épuiser un labeur insensé, apprends ce qu'il faut d'abord accomplir. Sur un arbre, entre des branches impénétrables, un rameau se cache dont la baguette est souple, dont les feuilles sont d'or, il est voué en propre à Junon infernale; tout le bois le protège; les ombres au creux des vallées obscures, le serrent. Mais à personne il n'est donné d'accéder aux souterrains mystères avant qu'il n'ait de l'arbre détaché la pousse aux cheveux d'or: la belle Proserpine a décidé qu'elle lui serait portée en présent personnel."<sup>1</sup>

Virgile rapproche justement le Rameau d'or du gui, plante qui quelquefois pousse sur le chêne.

"Ainsi dans les forêts, lors des froids du solstice, le gui verdoie en un feuillage neuf, le gui, sans être né de l'arbre qui le porte, et de ses pousses safranées entoure les troncs lisses; tel dans l'yeuse sombre apparaissait le feuillage d'or, telles ses lames minces crépitaient au vent léger. Enée le saisit aussitôt, brise vivement sa molle résistance, le porte sous le toit de la sainte Sibylle."<sup>2</sup>

Muni du rameau de gui, Enée pourra alors pénétrer dans les profondeurs de la terre. C'est là le destin de chacun d'entre-nous. Mais Enée est un héros, et il possède le pouvoir d'en revenir grâce à ce viatique qu'est le rameau de gui. Quelle est l'origine de ce symbole? On l'ignore et il semble bien que la tradition gréco-romaine n'ait pas connu de modèle du rameau d'or antérieur à celui présenté par Virgile<sup>3</sup>.

Dans un tout autre domaine culturel et géographique, c'est ce même gui, plante maudite en la circonstance, qui seule est capable de tuer le dieu norvégien Balder "le

<sup>1</sup> VIRGILE, *En.*, VI, 133-143; (trad. J. Perret, Belles Lettres, Paris 1978).

<sup>2</sup> VIRGILE, *En.*, VI, 204-211.

<sup>3</sup> Au dire de MACROBE (*Sat.* V.XIX), un certain Cornutus avait déjà fait de vaines recherches à ce sujet.

magnifique". Il s'agissait pourtant d'un dieu juste et bon, si beau d'apparence qu'il émettait une lumière brillante. Mais Balder a des songes menaçants pour sa vie, et il en informe les autres dieux. Puisqu'en aucun temps il n'a nui, toutes les choses du monde, qu'elles soient inertes ou vivantes, s'engagent à ne jamais lui faire de mal. Ceci donne l'idée aux dieux d'inventer un nouveau jeu consistant à éprouver ces engagements. On s'amuse à lancer sur Balder pierres, métaux, maladies, bêtes féroces... mais rien ne peut l'atteindre. Loki, le destructeur, mécontent de le voir devenu invulnérable, se rend alors chez Frigg, celle qui s'était chargée de recueillir le serment de tous les éléments de ne jamais blesser Balder. Déguisé en vieille femme, Loki demande si tous les êtres ont bien juré d'épargner le dieu? Frigg répond:

"Il y a une jeune pousse de bois qui grandit à l'ouest de la Valhöll et qu'on appelle *mistilteinn* "pousse de gui", elle m'a semblé trop jeune pour que je réclame son serment."<sup>4</sup>

Le rusé Loki s'arrange alors pour que Balder soit la cible du rameau de gui. Il propose à Hother, frère de Balder de participer au jeu des dieux. Celui-ci, aveugle, avait préféré se tenir à l'écart. Loki place dans sa main le rameau de gui, et la dirige vers Balder. Immédiatement la plante atteint sa cible. Elle transperce Balder et le tue comme s'il s'était agi d'une flèche ou d'une épée<sup>5</sup>!

Ainsi voit-on le rôle majeur du gui dans ces deux mythes aux thèmes pourtant si lointains. Frazer s'interrogeant sur le problème de la royauté les mentionne tous deux et intitule son œuvre du nom du rameau d'Enée, instrument de la mort de Balder. Quel sens proposer, à partir de cette plante singulière, à ces deux aventures? Le gui en effet, bien que présent et mentionné dans chacun des récits, intervient à des titres fort différents. Dans un cas, il faut cette branche apparemment inoffensive, mais n'entrant dans aucune catégorie, pour tuer le grand dieu: le gui n'a pas juré de ne pas blesser Balder, on l'a oublié ou plutôt mis à l'écart. Dans l'autre, Virgile choisit le gui comme droit de passage dans l'au-delà. Le gui dont le feuillage et les fruits deviennent semblables à de l'or, constitue un présent pour la déesse Proserpine nostalgique du monde des vivants<sup>6</sup>. Dans les deux cas pourtant, le gui semble porteur de bien plus de significations que celles immédiatement apparentes. Son symbolisme extrêmement riche est aussi fort complexe. Toutes les traditions populaires encore vivantes relatives à cette plante énigmatique sont là pour en témoigner.

Quelle image figure donc en arrière plan de ces deux récits? Plus précisément, de quelle façon le gui, par ses caractéristiques et les légendes qui s'y rattachent, permet-il de rapprocher deux mythes sans aucun autre rapport? C'est ce que je tente d'examiner ici, en regrettant seulement de ne pouvoir interroger Frazer lui-même. Celui-

<sup>4</sup> Poème eddique, *Baldrs draumar*, "les songes de Baldr", cité par DUMEZIL, *Loki*, p. 36-37

<sup>5</sup> Une saga composée dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, la *Hromundar saga Greipssonar*, présente une combinaison du gui et d'une épée nommée *Mistiltein*. *Ibid.* p. 42.

<sup>6</sup> NORDEN E., *P. Vergilius Maro, Aeneis Buch VI*, Teubner, Stuttgart 1975, p. 172.

ci, n'en doutons pas, savait bien l'importance culturelle du rameau de gui et la raison de sa présence tant pour la mort du dieu norvégien que pour la renaissance du prince troyen...

Platon clôt le dialogue de *la République* par le récit de l'aventure arrivée à un guerrier apparemment mort au cours d'une bataille. Ce mythe, issu des traditions orphiques et pythagoriciennes, décrit le voyage d'Er, fils d'Arménios, dans l'au-delà. Désigné comme messager des dieux, Er peut décrire tout ce qu'il a vu. Son âme sortie de son corps s'était retrouvée, explique-t-il, avec celles des autres:

"[...] en un endroit merveilleux, où il y avait dans la terre deux ouvertures attendant l'une à l'autre, et dans le ciel, en haut, deux autres qui leur faisaient face."<sup>7</sup>

Les juges assis au centre, ordonnent aux justes de prendre la voie de *droite* qui monte à travers le ciel et aux méchantes la route descendante vers la *gauche*.

Comme Er, Enée bénéficie donc de ce privilège étonnant offert à quelques héros de passer les frontières de notre monde. Ce qu'il observe au cœur de l'univers souterrain est assez similaire concernant le partage entre bonnes et mauvaises âmes.

"Voici l'endroit où la route se divise vers deux côtés: [explique la Sibylle à Enée], le chemin de droite conduit sous les murs du noble Dis, c'est là que nous irons à l'Élysée; à gauche, c'est le chemin des justes châtimés: il mène dans l'impitoyable Tartare."<sup>8</sup>

Toutefois, Virgile n'a pas conservé du récit de son prédécesseur cette structure évoquant la lettre  $\chi$  dont Platon se sert dans *le Timée* pour expliquer la création du monde. L'image utilisée par la Sibylle ne reprend que la bilatéralité dextre/senestre, droite/gauche encore présente dans notre culture. On y découvre l'évocation d'une autre lettre de l'alphabet: le Y qui s'écrie par la voix d'Ausone:

"Comme les deux routes de Pythagore, j'étends ma double branche, moi Y"<sup>9</sup>

Ainsi Virgile préfère-t-il au  $\chi$ , Khi ou X (en chiffre romain), 10, nombre sacré de la tetraktys pythagoricienne, symbole de totalité et d'achèvement, l'upsilon Y, la *bivias*, l'ambivalence, le choix entre le Bien et le Mal<sup>10</sup>.

"Quelle voie suivrai-je en la vie?",

Ausone débute ainsi l'une de ses poésies intitulée *D'après le grec Pythagore, difficulté de choisir un état*, c'est-à-dire de vivre selon la bonne voie. Choix si difficile d'ailleurs

<sup>7</sup> PLATON, *Rep.*, 614e.

<sup>8</sup> VIRGILE, *En.*, VI 439-544.

<sup>9</sup> AUSONE, *De litteris monosyllabis graecis ac latinis*.

<sup>10</sup> Le premier à utiliser cette image semble être Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 287-292: "De la misère, on en gagne tant qu'on veut, et sans peine; la route est plane, et elle loge tout près de nous. Mais devant le mérite, les dieux immortels ont mis la sueur. Long, ardu est le sentier qui y mène, et âpre tout d'abord. Mais atteints seulement la cime, et le voici dès lors aisé, pour difficile qu'il soit." Cf. EUSEBIUS GALLICANUS, *Corpus Christianorum*, ed. Fr. Glorie, Turnhout Brepols, 1970, p. 740-741; et ISIDORI, *Orig.* I, III, 7.

que le poète préfère conclure de façon pessimiste: il vaut mieux pour l'homme ne pas naître ou tout au moins mourir le plus tôt possible<sup>11</sup>.

Cette interrogation sur la bonne direction à adopter est déjà mise en évidence chez Parménide, mais c'est alors dans la recherche du savoir. Il s'agit de se déterminer entre deux voies de connaissance: celle de la certitude ou celle du mensonge.

"Deux voies seules s'ouvrent à la quête de ta connaissance:  
l'une affirme: il est et il est impossible qu'il ne soit pas  
C'est le chemin de la certitude, la Vérité l'accompagne.  
L'autre affirme: il n'est pas et il est nécessaire qu'il ne soit pas.  
Route, sentier plutôt, te dis-je, où il n'y a que mensonge."<sup>12</sup>

Peut-on rapprocher ce fragment de ce autre?

"A droite dans le ventre fécond les garçons, à gauche les filles."<sup>13</sup>

Car il semble déjà exister chez Parménide un jugement se rapportant aux deux côtés, droit et gauche. Cette sentence trouve encore un écho dans les mots que nous employons. La gauche est aussi l'oblique, le tordu, le malhabile, le vice; tandis que la droite évoque la justesse, la sincérité, la rectitude, la vertu.

Les pythagoriciens, d'après Aristote, appelaient bon tout ce qui figure à droite, en haut et en avant, et mauvais ce qui se place à l'opposé<sup>14</sup>.

"Dieu connaît les voies qui sont à sa droite et celles qui sont à sa gauche sont mauvaises." (*Prov. IV,27*)  
"Le coeur du sage est à sa droite, et le coeur de l'insensé à sa gauche." (*Ecclésiaste X,2*)

Les exemples bibliques sont nombreux qui reprennent ce même motif. Ce "paysage moralisé", comme le nomme Panofsky<sup>15</sup>, évoque le thème d'"Hercule à la croisée des chemins" où le contraste entre Vertu et Plaisir est symbolisé par la représentation d'un chemin difficile, rocailleux, nécessitant courage et persévérance, face à un chemin aisé et tentateur mais menant directement à la débauche<sup>16</sup>. Cette image de l'un des élèves de Socrate, Xénophon<sup>17</sup>, prend sa source dans la philosophie pythagoricienne. Elle est

<sup>11</sup> Le poème se termine par: "Cette maxime pythagoricienne est conforme au sens de ce distique: «le mieux pour l'homme est d'abord de ne pas naître, ensuite de franchir le plus tôt possible les portes de la mort». Une conclusion moins pessimiste existe dans une famille de manuscrits, addition probablement chrétienne: "Mais le disciple d'une autre doctrine la réfute; lisez ce qu'il enseigne et instruisez-vous par les vers suivants: «Donc, quoique nous n'ayons rien à aimer en cette vie, il est impie de nous croire nés en vain; si nous croyons en la justice de l'auteur de notre existence, il nous a nécessairement préparé une autre vie, pour que nous puissions vivre avec lui après celle-ci. Mais qu'ils aient hâte de descendre parmi les ombres du Styx les sectateurs de la sottise doctrine pythagoricienne qui préfèrent ne pas naître plutôt que de naître et vivre»." (note 121 de JASINSKI, dans *Oeuvres d'Ausone*, T.1, Garnier, Paris )

<sup>12</sup> PARMENIDE *frag.* 4. Cf. les études sur Parménide de N.L. CORDERO.

<sup>13</sup> PARMENIDE *frag.* 27.

<sup>14</sup> Cf. ARISTOTE *frg.* 195 (1513 a 24 sqq.)

<sup>15</sup> PANOFSKY E., *Hercules am Scheidewege und andere antike Bildstoffe in der neuern Kunst*, Leipzig/Berlin, B.G. Teubner, 1930, *passim*.

<sup>16</sup> PANOFSKY E., *Essais d'iconologie*, Gallimard, Paris 1967, p.82 et fig. 34. Ce thème est décrit et illustré par TORY G., *Champ Fleury*, Paris 1529, lorsqu'il évoque la lettre Y (*Le Tiers Livre*), d'où sont issues les illustrations que nous reproduisons ci-dessus. (réed. Mouton, Paris La-Haye 1970, intro. J.W. Jolliffe).

<sup>17</sup> XENOPHON, *Mèm.* Livre II, I, 21-34.

semblable au symbolisme du Y, la lettre samienne qui emprunte son nom à l'île de Samos, lieu de naissance de Pythagore. Arrivé au seuil de l'âge adulte, l'homme doit choisir entre vertu et vice, entre *truphé* τρυφή et *ponos* πονός. Ce symbole dichotomique ne cessera d'être repris par de nombreux auteurs postérieurs à l'avènement du christianisme. On le rencontre dans l'iconographie, dans les romans médiévaux sous le titre de *Pèlerinage de vie humaine* et dans quantité de contes populaires comme celui de *Jean de Bordeaux*, où le héros se retrouve à la croisée des chemins, obligé de choisir entre la voie d'Enfer et celle de Paradis<sup>18</sup>.

Le croisement où s'opère ce choix constitue lui aussi un motif traditionnel. A la fois merveilleux et redoutable, il semble n'appartenir à aucun monde<sup>19</sup>. Il est fréquemment le séjour des génies malfaisants, rendez-vous des sorcières célébrant leur sabbat. Le *trivium* (trois voies en latin), peut être redoutable à cause des êtres qui l'occupent. Il provoque l'arrêt pour la réflexion. En son milieu, on y est comme au centre de l'univers; c'est là que s'opère le passage d'un monde à un autre, d'une vie à une autre. Après la mort, les ombres arrivées dans le monde souterrain, sont jugées par Minos, Rhadamanthe et Eaque, "dans la prairie"<sup>20</sup> au carrefour des trois routes, *triodos* τριοδος. Chez Homère, c'est le séjour des âmes des défunts. Les méchantes sont envoyées vers le Tartare, les bonnes vers les Iles Fortunées. Celles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises resteront dans les champs d'Asphodèles<sup>21</sup>.

Les rites et les monuments complètent les récits. Sur des lamelles d'or, tablettes orphiques retrouvées dans de nombreux tombeaux, étaient gravées pour le voyageur de l'autre monde des instructions secrètes probablement semblables à celles d'Eleusis:

"Prends à droite vers les prairies et les bois sacrés de Proserpine."<sup>22</sup>

La déesse des magiciennes, Hécate aux trois corps, préside au centre des carrefours où sa statue de pierre est érigée<sup>23</sup>. Elle évoque pour les peuples préhelléniques l'espoir de la renaissance, puisque c'est là que se situe la liaison entre l'humain et le divin. L'entreprise philosophique est, elle-même, la poursuite d'un chemin étroit.

<sup>18</sup> Conte type n° 313.

<sup>19</sup> Cf. VIRG. *En.*, VI,540 et PLAT. *Rep.*, 614c., ainsi que: PLAT. *Gorg.*, 524 a: "ils rendront leurs sentences dans la prairie, au carrefour d'où partent les deux routes qui mènent l'une aux Iles Fortunées, l'autre au Tartare."

<sup>20</sup> PLATON *Gorg.*, 524a.

<sup>21</sup> Cerbère dont l'office est d'arrêter l'évasion des âmes au carrefour des Enfers possède trois têtes. Cette division, en trois secteurs du monde de l'au-delà, est celle que nous connaissons toujours: Enfer, Paradis et Purgatoire. Cf. LE GOFF J. *La naissance du Purgatoire*, Gallimard, Paris 1981.

<sup>22</sup> BELLESORT A., *Virgile, son oeuvre et son temps*, p. 241; Cf. FOUCART P., *Les mystères d'Eleusis*, A. Picard, Paris 1914.

<sup>23</sup> Hécate est aussi nommée Trivia car adorée sur les carrefours où trois routes se rencontrent (VIRGILE *En.*, IV, 609). Elle est également puissante au ciel et aux enfers (*En.*, VI, 247). La déesse que sert la Sibylle dans l'*Enéide* est indifféremment nommée Trivia (*En.*, VI, 35) et Hécate (*En.*, VI, 118, 564). Pourquoi notre langue a-t-elle retenu le terme de carrefour qui signifie "à quatre fourches", issu du bas latin *quadrifurcus*? Nous possédons aussi: "croisée", "croisement", "bifurcation", "patte-d'oie"(seule expression qui désigne trois voies)...

Olympiodore, commentateur du *Phédon*, parle bien de la route que suit l'initié par opposition au vulgaire<sup>24</sup>.

L'image pythagoricienne du Y recommande à l'initié le sentier détourné au détriment des grandes routes du profane:

"Délaisse les grandes routes, prends les sentiers"<sup>25</sup>

car:

"Tous les hommes ont part à l'opinion, mais l'intelligence est le privilège des dieux et d'un petit nombre d'hommes."<sup>26</sup>

Ainsi, Virgile n'est-il qu'un parmi d'autres à adopter cette image de la *bivias*, au carrefour de laquelle se rencontre la première épreuve à accomplir par l'initié. Elle ne cessera d'être reprise au cours des siècles<sup>27</sup>.

Voyons à présent l'originalité qu'il y eut de la part du poète latin, d'associer ce thème au port du rameau d'or, semblable, comme il le dit lui-même, à la branche de gui.

Enée, afin d'accomplir son voyage dans l'au-delà, doit donc se munir du rameau d'or. Son but est de visiter son père Anchise, mort avant lui, et de retourner ensuite parmi les vivants, ses compagnons d'aventure. Le rameau d'or lui permettra de pénétrer par la porte des Enfers, et surtout d'en ressortir, comme ressuscité. Or, le gui est justement réputé ouvrir toutes les portes<sup>28</sup>, exactement comme la mandragore ou "main de gloire" que l'on allait rechercher en creusant la terre à la base des gibets ou bien du chêne porteur de gui<sup>29</sup>! Dans toute la tradition celtique, le gui, à condition d'être cueilli suivant le rite, possédait quantité de vertus magiques du type de celle-ci<sup>30</sup>. Virgile, latin mais originaire de Gaule cisalpine, devait connaître parfaitement les nombreux pouvoirs qui lui étaient attribués, en particulier ceux relatifs à l'art médical.

"Les Druides [écrit Pline l'Ancien] n'ont rien de plus sacré que le gui, du moins celui du chêne-rouvre."<sup>31</sup>

<sup>24</sup> OLYMPIODORE, *Comment. in Phaed.* 30, 26 et sq.

<sup>25</sup> JAMBLIQUE, *V.P.* 105.

<sup>26</sup> PLATON, *Tim.*, 51c.

<sup>27</sup> Concernant les voyages vers l'au-delà, cette idée a été développée par de nombreux apologistes chrétiens: CYPRIEN, *hab. virg.*, 21; LACTANCE, *div. inst.*, 6, 3; JEROME, *comm. in Eccl.*, 10, PL, C. 1091; HILAIRE, *tract. in Ps.*, 118, 11, PL, t.9, C.531; AMBROISE, *enarr. in Ps.*, 24, 10; PRUDENCE, *ham.*, 792-801... Cf. COURCELLE P., "*Trames Veritatis*, La fortune patristique d'une métaphore platonicienne (Phédon 66b)" dans *Mélanges Etienne Gilson*, Etudes de philosophie médiévale, Toronto, Paris 1959, p. 203-210.

<sup>28</sup> FRAZER, *ibid.* T.IV, p.245.

<sup>29</sup> *ibid.* p.373.

<sup>30</sup> Frazer évoque quantité de ces vertus. *ibid.* p. 236 et sq. Le gui sert de baguette magique, a le pouvoir d'éteindre les incendies, rend invulnérable. Il ne peut être détruit ni par le feu ni par l'eau, il sert de protection contre gnomes et sorcières, il permet de découvrir les trésors sous terre...

<sup>31</sup> PLINE, *H.N.*, XVI,249.

Le druide, prêtre et médecin de la société gauloise<sup>32</sup>, cueillait le gui lors d'une cérémonie très solennelle dont le rituel montre bien le rapport de la plante avec l'autre monde<sup>33</sup>. Dans les ouvrages de médecine du Moyen Age, on recommandait le *guy de chesne* comme remède à des maladies de toutes sortes<sup>34</sup>. La plupart du temps on lui substituait le gui ordinaire, principalement celui qui venait (mais c'était bien rare) sur les chênes, car on confondait le gui de chêne (*Loranthus*) avec le gui (*Viscum*) poussant sur le chêne.

Pline livre de longs développements sur la différence qui existe entre ces deux plantes et sur la façon dont le gui ne peut être semé que par l'intermédiaire d'un oiseau<sup>35</sup>. Le "gui de chêne", *Loranthus* à feuillage caduc, n'est pas le gui ordinaire, *Viscum album*, que l'on trouve parfois sur le chêne et dont le feuillage persiste même au coeur de l'hiver<sup>36</sup>. Frazer, s'interrogeant sur ces différentes variétés, ne parvient pas à établir avec certitude celle qui compose le rameau d'or virgilien. La discussion demeure ouverte. L'essentiel, me semble-t-il, est de connaître les vertus magiques qui lui étaient attribuées. Sur ce point, Frazer nous fournit une multitude de renseignements qu'il est inutile de rappeler ici<sup>37</sup>. Car, quoi qu'il en soit des caractères magiques du gui, ce sont ses vertus médicales qui dominent largement dans toute la tradition populaire. En gaélique, langue néo-celtique, le gui n'a pas de nom spécifique mais se dit *an t'uil*, ce qui signifie "guérit tout"<sup>38</sup>! Pline nous le signale et précise le moment et les circonstances rituels de sa cueillette:

"[...] on le cueille dans une grande cérémonie religieuse, le sixième jour de la lune, car c'est par cet astre que les Gaulois règlent leurs mois et leurs années, de même que leurs siècles de trente ans. On choisit ce jour parce que la lune y a déjà une force considérable au milieu de sa course. Ils appellent le gui du nom qui signifie «celui qui guérit tout»."<sup>39</sup>

Et le gui jusqu'à nos jours, constitue un remède contre les affections de toutes sortes ainsi qu'une protection pour les animaux comme pour les enfants<sup>40</sup>. En effet, il est censé être un antidote à tous les poisons, rendre féconds femmes et animaux stériles, soigner les convulsions, le mal caduc, la jaunisse, le muguet, le nouement d'aiguillette, etc.<sup>41</sup>. Il constitue à lui seul une des bases de la médecine populaire traditionnelle.

<sup>32</sup> LE ROUX F., GUYONVARC'H G., *Les Druides*, Ouest-France, Rennes 1986, p.144.

<sup>33</sup> *ibid.* p.141.

<sup>34</sup> ROLLAND E., *Flore populaire*, Rolland ed., Paris 1906, T.VI, p.227.

<sup>35</sup> PLINE, *H.N.*, XVI, 247: "De quelque façon qu'on le sème, le gui ne pousse jamais; il faut qu'il ait été rejeté par l'intestin des oiseaux, pigeon ramier et grive surtout. Telle est sa nature qu'il ne pousse sans avoir été mûri dans le ventre des oiseaux."

<sup>36</sup> FRAZER, *ibid.* T.IV, p.372 et sq. Notons tout de même que Virgile emploie le terme *Viscum*. Le gui à feuillage caduc, véritable plante à contre temps, perd ses feuilles en été. Cf. *La Hulotte*, n° 48 et 49.

<sup>37</sup> FRAZER, *ibid.* T.IV, p. 241-246.

<sup>38</sup> FRAZER, *ibid.* T.IV, note 4, p.244; et LE ROUX GUYONVARC'H, *op.cit.*, p.139-140.

<sup>39</sup> PLINE, *H.N.* XVI,249.

<sup>40</sup> ROLLAND, *op.cit.*, On le suspend à la porte des étables, des écuries; placé dans la chambre à coucher, il porte bonheur pour toute l'année à venir.

<sup>41</sup> SEBILLOT P., *Le Folk-Lore de la France*, Maisonneuve et Larose, T.3, Paris 1968, p. 382-486. La glu fabriquée à partir du gui était utilisée contre les écrouelles. Cf. SER. *Samm*, 746; contre les abcès,

Peut-être par antiphrase, le gui, maladie de l'arbre qui l'accueille, est-il considéré comme une panacée.

Or, Lucien de Samosate, qui nous a laissé maints détails sur les rites des pythagoriciens, explique que le *upsilon* Y, se rattache à une conception qui avait une grande valeur chez eux, car il était l'initiale de *ugainein* υγιαίνειν "se bien porter" ou de *ugieia* υγιεια, la "santé"<sup>42</sup>.

A partir des merveilleuses propriétés médicales du gui, interrogeons-nous sur le rapport qui peut exister entre lui, guérisseur universel, et le Y cher aux néopythagoriciens pour qui la santé avait aussi tant d'importance.

C'est Servius, commentateur de l'*Enéide* au IV<sup>ème</sup> siècle, qui nous fournit le témoignage de l'existence de cette correspondance. Expliquant l'épisode du rameau d'or, il écrit:

"Nous savons que Pythagore de Samos a divisé la vie humaine en la forme de la lettre Y, à savoir que le premier âge est incertain, lui qui ne s'est pas encore adonné ni aux vices ni à la vertu. Mais la fourche de la lettre Y commence à partir de la jeunesse, au temps où les hommes suivent soit les vices, c'est-à-dire le côté gauche, soit les vertus c'est-à-dire la partie droite. D'où Perse dit qu'il (l'âge) entraîne les esprits craintifs vers des carrefours (à plusieurs branches). Ainsi donc, c'est par le branchage qui est une imitation de la lettre Y qu'il (Virgile) dit qu'il faut suivre les vertus. Et c'est pourquoi il dit qu'il (le rameau/branchage), se cache dans les forêts parce qu'en réalité, la vertu et l'honnêteté se cachent dans la confusion de cette vie et dans la plus grande partie des vices. D'autres disent que l'on gagne les enfers avec le rameau d'or parce que les mortels meurent facilement en raison de leur richesse. Et donc, Tiberianus dit que l'or est le prix par lequel s'ouvre le seuil de Dis."<sup>43</sup>

Tout s'explique grâce à ce texte. Afin de nous signifier qu'il faut suivre la vertu, Virgile confie à son héros, lors de son initiation, le rameau d'or, c'est-à-dire le gui, c'est-à-dire aussi la lettre Y dont Pythagore, semble-t-il, se servait comme symbole de la vie. Le tronc de la lettre figure le premier âge, la période pendant laquelle on n'est pas encore un homme accompli, celle qui précède l'initiation à la vie. La bifurcation représente le moment de la jeunesse où il convient de se déterminer dans son choix entre la branche droite de la lettre, c'est-à-dire la Vertu, et la gauche qui ne mène nulle part ailleurs que vers le Vice.

La forme même du rameau d'or est celle du Y pythagoricien; afin de nous rappeler que de même que le rameau fut difficile à trouver par Enée, car bien caché au fond d'une forêt obscure, de même la vertu se dissimule dans la confusion de la vie humaine et parmi la multitude de tous les vices.

Perse le stoïcien ne dit rien d'autre en effet dans ses *Satires* lorsqu'il écrit:

"[...] la lettre Samienne aux rameaux divergents t'a montré le sentier qui grimpe à droite."<sup>44</sup>

---

DIOSC. 3, 89, 2 et PLINE Jun., 3, 5, 2; Le gui guérissait les ulcères, Cf. DIOSC. 3, 89, 2; MARCELL., 34 (48); ROLLAND, *op.cit.*; FRAZER, *op.cit.*

<sup>42</sup> BEIGBEDER O., *Lexique des symboles*, Zodiaque, Paris, 1969, p.74.

<sup>43</sup> SERVIUS, *In Aen.*, VI, 136.

<sup>44</sup> PERSE, *Satires*, 56-57.



Virgile, sur lequel l'influence pythagoricienne n'est plus à démontrer, place donc le gui à la rencontre de deux traditions majeures pour notre culture: celle de Pythagore en lui empruntant l'image du Y et celle des druides en proposant, pour ce Y, leur plante la plus sacrée. Quelques auteurs des premiers siècles mettaient déjà en relation druides et disciples de Pythagore. Pythagore aurait été l'élève de Brahmanes, mais aussi des druides Galates<sup>45</sup>. Quoi qu'il en soit de ces contacts, concernant l'*Enéide*, c'est Virgile, *Vergilius* gaulois, qui opère cette jonction en plaçant dans la main d'Enée le gui dont les rameaux se multiplient par dichotomie à la manière du Y.

Il est bien difficile de savoir pour quelle raison le gui est universellement utilisé comme remède et les analyses scientifiques n'ont pas permis de mieux l'expliquer<sup>46</sup>. Que le Y pythagoricien constitue un symbole de la santé, cela semble plus compréhensible lorsque l'on s'arrête sur les conceptions de la secte du philosophe de Samos. Rapportant quelques-unes des doctrines pythagoriciennes, Aristote affirme que pour eux:

"[...] la plupart des choses humaines vont par deux [...]"<sup>47</sup>

et que la santé résulte d'une *isonomia* ἰσονομία ou équilibre entre les contraires. Pour les pythagoriciens, ou Alcméon et l'école médicale illustrée par lui, il s'agirait d'obtenir un mélange proportionné entre les qualités qui, selon une loi générale, s'opposent deux à deux: l'humide et le sec, le froid et le chaud, l'amer et le doux... la maladie ne résultant que de la suprématie de l'un des deux termes de tel ou tel couple<sup>48</sup>. Couple, comme le forment aussi le brillant et le sombre; Balder le magnifique, dont la beauté émettait une lumière éblouissante, et Hother son frère, assassin victime de la ruse de Loki, car aveugle, éternellement plongé dans le noir de la nuit. Balder le lumineux et Hother le sombre, entrent bien dans cette structure en couple que l'on peut illustrer grâce au Y; structure qui ressemble fort à la lutte traditionnelle du blanc contre le noir, et de tous les jumeaux mythiques à la fois identiques et opposés<sup>49</sup>

C'est là que se situerait le lien entre le mythe de Balder et celui d'Enée et du rameau d'or, entre le gui - mort et résurrection - et le Y pythagoricien. La santé pour les pythagoriciens figure un accord entre les contraires, une harmonie apportée par la partie divine de notre être à notre corps terrestre. Car l'âme est le principe même de la vie - ce qui anime le corps - de même que les druides voyaient dans le gui l'élément vivifiant du chêne. Ils opéraient une véritable castration de l'arbre, le gui étant considéré comme le sperme du chêne qui le portait.

<sup>45</sup> AMMIEN MARCELLIN, XV, 9; HIPPOLITE, *Philosophumena*, I, XXV; CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, I, XV, 7.

<sup>46</sup> DYBECK, *Runa*, 1845, p. 80, cité par Frazer *op.cit.*; T.IV, p. 453.

<sup>47</sup> ARISTOTE, *Méta.*, A, 5, 986a.

<sup>48</sup> ROBIN L., *La pensée grecque et les origines de la pensée scientifique*, p.80 sq.

<sup>49</sup> Pour les explications relatives à la signification du paradoxe des jumeaux, dont Balder et Hother font partie, se reporter à: JAMA S., *Anthropologie du rêve*, Puf, Paris, 1997, p.92sq.

Ce rapide tour d'horizon aura décrit quelques-uns des rapports existant entre le Y, sa signification et les couples d'opposition qu'il engendre, avec le gui qui permit à Enée l'accès à l'autre monde et fut paradoxalement à l'origine de la mort du dieu Balder. Car il est des objets comme le gui qui possèdent le pouvoir de condenser sur eux tout un symbolisme d'une extraordinaire richesse<sup>50</sup>. Cette simple plante, parce qu'elle devient dorée en séchant, qu'elle pousse vers le sol, aux dépens d'un arbre, et en rameaux divergents... apparaît dans certains récits pour expliquer l'inexplicable. Ou peut-être ces récits eux-mêmes, c'est-à-dire la pensée, s'est-elle modelée sur la forme et les caractéristiques de notre plante. Le tout se transforme en une vérité, sans cesse renforcée par de nouveaux discours en harmonie avec les premiers. C'est la raison pour laquelle les sources ethnographiques ne doivent surtout pas être négligés; elles enrichissent la réflexion. Ainsi une légende de l'ouest de l'Angleterre raconte ce curieux destin du gui. Comme le bois de la croix, prétend le récit, n'était autre que du gui, cette plante, pour sa punition, fut condamnée à devenir le parasite d'un arbre<sup>51</sup>, c'est-à-dire tel que nous le connaissons aujourd'hui... La croix du Christ, aussi, possédait la réputation de soigner toutes les maladies<sup>52</sup>. Quant au premier crucifié, c'est Hérodote qui nous en parle<sup>53</sup>: il s'appelait Polycrate de Samos et fut crucifié sur la lettre samienne, le Y de Pythagore... La méthode comparative n'impose-t-elle pas la confrontation de tels faits?

---

<sup>50</sup> Cette théorie est exposée dans l'*Annexe méthodologique* de JAMA S., *La nuit de songes de René Descartes*, Aubier, Paris, 1998, p. 269-275.

<sup>51</sup> DÄHNHARDT Q., *Natursagen, Eine Sammlung Naturdeutender, Sagen Märchen, Fabeln und Legender*, Band II, Sagen zum neuen Testament, p. 208.

<sup>52</sup> ELIADE M., *Traité d'histoire des religions*, Payot, Paris 1949, p. 254.

<sup>53</sup> HERODOTE, III, 121-125.